

L'idée de ce livre m'a été suggérée il y a quelque temps déjà par Julia MacRae, mon premier et unique éditeur durant vingt ans. J'ai tenté à plusieurs reprises de travailler sur ce projet, mais j'étais incapable d'aller au-delà du pronom "je". Cela me semblait tellement prétentieux d'écrire "J'ai fait ceci…" ou "J'ai fait cela…". Au bout d'un moment, j'ai fini par renoncer, sans toutefois cesser complètement d'y penser.

Au cours d'un déjeuner avec Julia et mon fils Joe, nous avons reparlé de ce projet. Sur le chemin du retour – nous marchions vers la gare, Joe et moi – il m'est tout à coup venu à l'esprit qu'il pouvait m'aider, que nous pouvions le faire ensemble ! Joe venait de terminer ses études de musique et il avait toujours, tant au lycée qu'à l'université, montré un vif intérêt pour l'écriture. Enfant, il inventait des contes qui traduisaient une imagination singulière, tout à fait remarquable.

Il adorait m'entendre raconter mon enfance dans le Yorkshire avec mon frère, et il se souvenait mieux que moi de certains épisodes de notre histoire. L'idée a tant enthousiasmé Joe que nous nous y sommes mis dès notre arrivée à la maison, et nous avons constaté que c'était jouable. Il me poserait des questions et enregistrerait mes réponses. Je n'étais plus bloqué par la prétention de la démarche puisque j'étais juste un père qui parlait de son enfance à son fils. Joe a fait l'essentiel du travail d'écriture, en utilisant tantôt ses mots, tantôt les miens. Il vivait avec moi à cette époque, nous pouvions donc parler quotidiennement du livre ; nous travaillions dans la même pièce, et je pouvais me consacrer à mes albums tandis que lui donnait forme à nos entretiens.

Le problème du titre revenait régulièrement. J'essayais de trouver quelque chose qui se rapporte à l'ensemble de mon travail, et ce faisant, j'ai replongé dans mon enfance. Quand mon frère Michael et moi étions petits, nous avions inventé deux jeux. Le premier consistait à lancer un ballon en haut de l'escalier, à le regarder rebondir sur les marches et à le rattraper avant qu'il ne touche le sol. C'est ainsi que deux garçons rivalisant d'énergie et d'ennui, à défaut de courses sans fin dans le jardin, meublaient leurs pluvieux après-midi, qui sont innombrables dans le West Yorkshire.

Le second jeu, le jeu des formes, était beaucoup plus intéressant. J'ai parlé de ce jeu de dessin tout simple à des enfants du monde entier, et je me suis aperçu que la place privilégiée qu'il a occupée dans mon enfance est loin d'être exceptionnelle. Un peu partout des enfants ont inventé leur propre version du jeu des formes. L'importance de son rôle dans ma carrière est indéniable ; j'y ai joué dans chacun de mes livres.

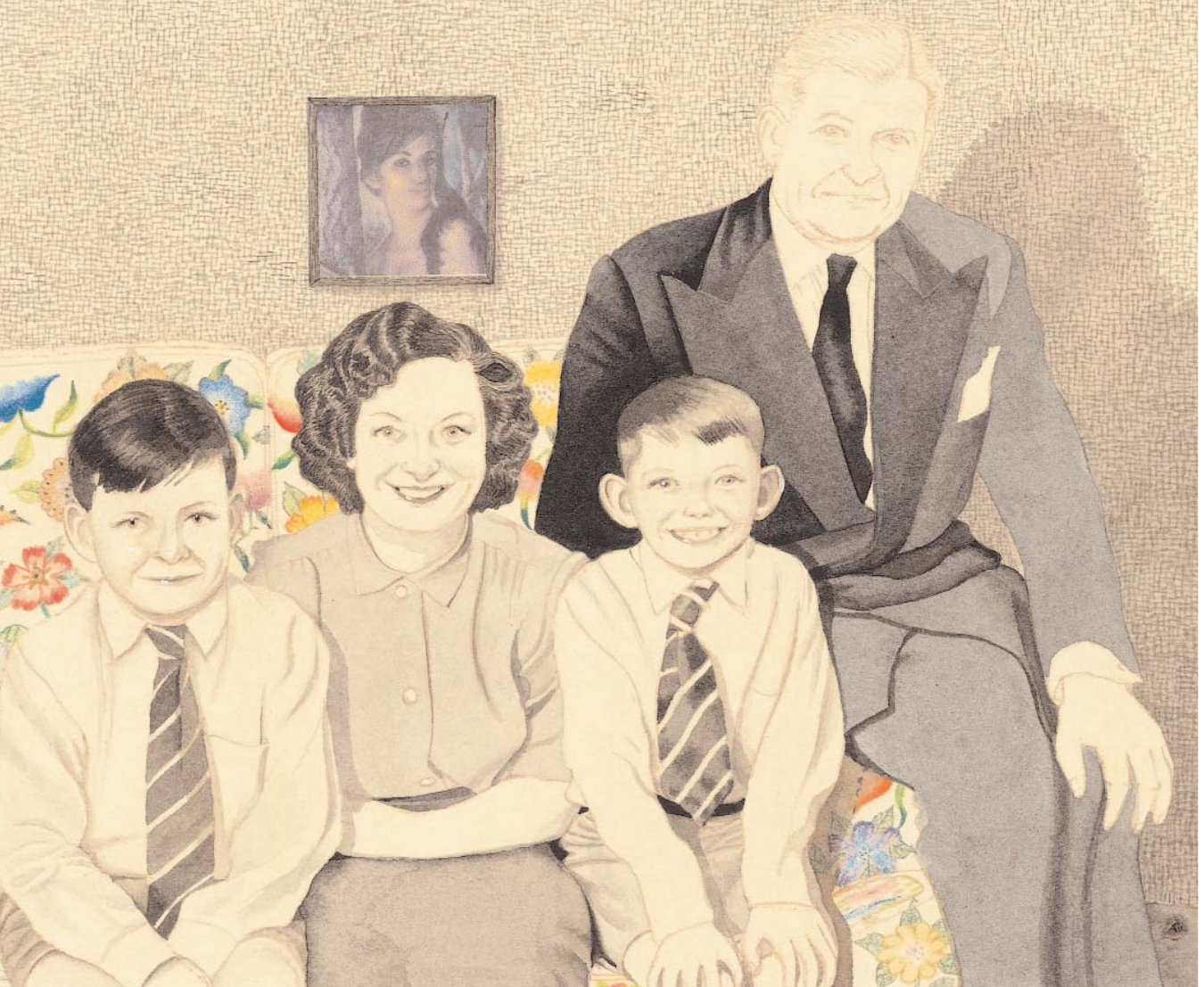
Les règles sont très simples : la première personne dessine une forme abstraite, la seconde, avec si possible un crayon de couleur différente, la transforme en quelque chose de reconnaissable. Manifestement, les enfants adorent ce jeu et s'y montrent excellents – bien meilleurs que les adultes. L'un des inconvénients qui accompagne le fait de grandir est que nous perdons en chemin beaucoup de notre imagination visuelle. Notre faculté d'émerveillement diminue, notre inclination naturelle pour le dessin est inhibée (la plupart des adultes renoncent totalement) ; cette faculté de dessiner avec une liberté totale, absolue, nous a quittés.

Avec le recul, je peux dire que le jeu des formes ne se contente pas d'être extrêmement amusant. Ce jeu est l'essence même de la créativité. À chaque fois que nous faisons un dessin, que nous écrivons une histoire, que nous composons une œuvre musicale, nous jouons au jeu des formes. Quand les enfants me demandent (ils le font systématiquement) où je trouve mes idées, je leur réponds que je ne suis pas différent d'eux, je puise dans mon enfance, dans la vie de mes propres enfants, des gens qui m'entourent, dans le cinéma, la peinture, ou dans mes rêves. Tout vient d'ailleurs et la création, sous forme de dessin, de livre, ou d'œuvre musicale, se nourrit de notre propre expérience.

L'un des intérêts, pour moi, de cette démarche est qu'elle m'a permis de découvrir comment des incidents de mon enfance ont influé sur mon travail, et d'appréhender enfin pleinement le sens d'événements dont j'avais perdu la mémoire. Mon choix d'illustrations a été guidé par ces souvenirs mais le but de ce livre est avant tout de partager ma passion pour le jeu des formes et mon ardente conviction que l'art a le pouvoir d'enrichir nos vies.

Ces premières conversations avec Joe et Julia me semblent loin maintenant. Le livre est aujourd'hui terminé. Je voudrais remercier Julia, qui est à l'origine de ce travail, pour sa patience et pour son enthousiasme – et Joe, bien sûr ; sans son intelligence, son investissement et son humour, le livre n'existerait pas. J'aimerais aussi remercier mon éditeur, Helen Mackenzie Smith, pour son aide et son soutien extraordinaires et aussi Ness Wood pour sa très belle maquette.

Anthony Browne



Chapitre 1

Mes jeunes années

J'ai passé les premières années de ma vie dans le pub de mes grands-parents à Wyke, près de Bradford. Le Red Lion était un endroit rude fréquenté par des hommes rudes. Derrière la maison, il y avait un pré que surplombait un immense viaduc, et l'un de mes plus anciens souvenirs est une scène que j'observe depuis la fenêtre de ma chambre : une foule fait cercle sous le pont tandis que deux ivrognes enlèvent leurs manteaux (peut-être même qu'ils remontent leurs manches) et s'injurient. Ils n'échangent pas de coups, et malgré mon jeune âge et le caractère imprévisible de ces hommes en colère, je n'ai pas peur, j'ai juste la sensation d'assister à une scène plutôt absurde. Toujours est-il que ce viaduc avait un côté grandiose et qui rappelait les amphithéâtres romains. Ce souvenir, qui s'est imprimé dans ma mémoire, resurgit dans plusieurs de mes livres.

Parfois, je traînais dans le bar, je m'asseyais à une table et je racontais des histoires pour amuser les



clients. Les histoires tournaient toujours autour d'un personnage appelé Big Dumb Tackle. Je ne sais pas où j'avais pêché le nom, c'était une sorte de superhéros du Yorkshire (sans ironie, j'imagine) vêtu d'une grande cape et qui pouvait voler. Je m'inspirais à la fois des bandes dessinées que je lisais et de ma vie de tous les jours. J'étais fasciné par un des habitués du bar, qui me demandait de le frapper au ventre aussi fort que possible. Mes coups de poing ne le faisaient même pas sourciller, seulement rire et éructer, et à mes yeux, il se confondait avec les héros de mes bandes dessinées.

Papa adorait dessiner, il avait d'ailleurs enseigné le dessin quelque temps. Il travaillait dans le pub et s'amusait à caricaturer les habitués, il capturait et restituait avec talent et humour ce côté pilier de comptoir. Il a passé des heures à dessiner avec mon frère et moi. Peut-être l'ignorait-il, mais il nous a appris à considérer le dessin non seulement comme une occupation d'enfant mais comme la quête de toute une vie. C'est une leçon que nous n'avons jamais oubliée.

La plupart de mes dessins représentaient de grandes batailles : des soldats, des cow-boys, des chevaliers en armure, tous saisis dans la cruauté du combat, des scènes de carnages atroces, qui, si l'on y regardait de plus près, révélaient des plaisanteries, des bulles contenant des paroles ou des fragments de description. J'adorais utiliser les mots et les images ensemble, et bien avant d'envisager une carrière dans le livre pour enfants (à quatre ans, je me voyais plutôt sur un ring de boxe que dans un atelier), je créais des images qui se révélaient plus intéressantes qu'elles n'en avaient l'air.

Je n'ai conservé aucune des scènes de batailles,



Pages précédentes : *Ma famille*, illustration réalisée pour ce livre, 2006

Page de gauche : *Hansel et Gretel*, Julia MacRae Books, 1981, Kaléidoscope, 2001
Ci-dessus : Papa au Red Lion, Wyke, 1950

mais le dessin des deux jambes (probablement les miennes) page 15 illustre parfaitement l'esprit Browne : des pirates sortent des chaussures pour grimper le long des mollets comme le long d'un "mât". J'ai appris au fil du temps que les enfants sont naturellement surréalistes. Pour un enfant, une paire de jambes offre une infinité de possibilités. Les chaussures et les chaussettes ne sont que le point de départ le moins intéressant. Je suis sûr que Freud aurait beaucoup à dire sur ce dessin, mais je pense que j'ai eu une enfance à la fois protégée et équilibrée !

Ce dessin est un exemple évolué du jeu des formes. J'ai pris une image ordinaire à laquelle j'ai

ajouté des éléments extraordinaires pour en faire une histoire. Elle est passée de quelque chose de purement représentatif à quelque chose d'étrange, d'onirique, qui retient l'attention. Bien sûr, on peut dire que tous les dessins procèdent du jeu des formes. L'artiste regarde un visage ou un arbre et il les interprète selon sa sensibilité. Une image reproduite sur le papier a nécessairement fait l'objet d'une manipulation, d'une personnalisation, d' "une transformation" en un dessin.

Nous partagions la même chambre au pub, mon frère Michael et moi, et un jour, une entreprise de décoration est venue la refaire. Au lieu de poser du papier peint sur les murs, ils ont créé un motif de torsades vertes avec leurs pinceaux, je trouvais cela fantastique et je crois que ces hommes ont été les Michel-Ange de ma prime enfance. J'étais un petit garçon craintif qui ne parvenait à trouver le sommeil qu'après avoir inspecté l'armoire et le dessous du lit, pourtant, non seulement ces torsades vertes ne me troublaient pas, mais je me laissais aller à jouer au jeu des formes avec chacune d'entre elles.

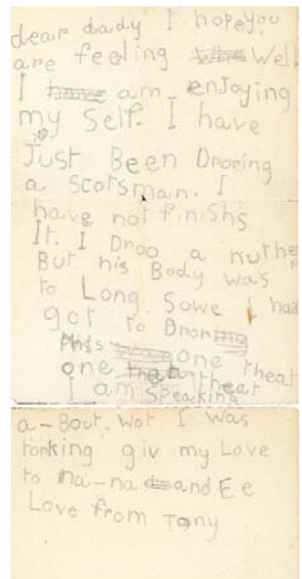
Quand la guerre éclata, papa s'engagea dans le King's Own Yorkshire Light Infantry en Afrique du Nord. Tandis que maman donnait naissance à son premier enfant, Jacqueline, qui allait mourir trois jours plus tard, papa fut blessé, porté manquant et présumé mort. Elle a dû vivre des heures épouvantables. Papa fut retrouvé quelques jours plus tard, et comme il avait conduit sa patrouille derrière les lignes ennemies, il fut décoré de la croix de guerre. La remise de la médaille eut lieu au palais de Buckingham et la photo (page 16) qui le montre aux côtés de sa mère (et de la mienne) semble résumer leur relation. Elle n'avait pas la moindre



raison d'être là – aucun soldat n'était venu accompagné de sa mère – mais c'était une femme très autoritaire et on ne peut plus présente dans la vie de papa. Ma grand-mère avait le même nom de baptême que ma mère, Doris, mais mon frère et moi l'appelions Grindle. Quant à ma mère, elle n'aimait pas son prénom, mais elle n'aurait jamais dû nous le dire… Durant presque toute sa vie, nous l'avons affectueusement appelée "notre Doris".

Le théâtre en amateur était l'un des loisirs favoris de mon père. Chaque année, il présentait une pantomime avec la compagnie de théâtre amateur de Brighthouse. J'adorais regarder les pantomimes bien que certains aspects m'effrayaient un peu. J'étais particulièrement troublé par les personnages de vieilles femmes : des hommes adultes ridiculement vêtus d'habits de femmes. Leur obsession à vouloir ressembler à des enfants rendait leur jeu à la fois fou et imprévisible au fil d'affligeantes plaisanteries dont le public semblait étrangement friand. Mais ma peur fut cette





Page de gauche : *Billy se bile*, Walker Books, Kaléidoscope, 2006
Ci-dessus : Dessin d'enfant, 1952
Ci-contre : Lettre à mon père, début 1950

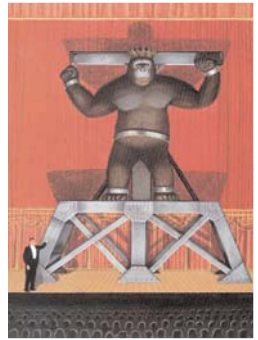


année-là neutralisée par l'admiration que m'inspirait l'héroïne. Je la contemplais depuis le premier rang, convaincu que Joyce Hodgson – merveilleux personnage aux cheveux couleur café, aux jambes démesurées et aux étranges protubérances – non seulement me retournait mon regard mais se frappait les cuisses et claquait l'élastique de ses bretelles rien que pour moi. Je n'avais que quatre ans, il n'y avait donc aucune connotation sexuelle, je me souviens toutefois clairement avoir été attiré par la féminité de ses charmes.

Ce coup de cœur n'avait probablement pas échappé à mes parents puisqu'ils me firent descendre de ma chambre un soir pour rencontrer la troupe. Je m'attendais à un tourbillon d'émotions nouvelles, mais ce ne fut ni à la grâce ni au charme que je fus confronté, simplement à Joyce, que l'on me présenta ce soir-là. Et dans la vraie vie, Joyce Hodgson était comme la plupart des amies de mes parents. Grassouillette, maternelle, avec le visage un peu couperosé. Ma déception fit place à un grand embarras lorsque je m'aperçus que ma robe de chambre et mon pyjama signaient le ridicule de ma condition de petit garçon prêt pour la nuit. En y repensant aujourd'hui, je crois que je me suis senti trahi par le jeu des formes auquel Joyce Hodgson s'adonnait. Sur scène, elle incarnait une déesse, le fruit de mon imagination, dans la cuisine de mes parents, elle dévoilait la banalité qui se cache derrière le décor.

Papa jouait de temps à autre dans les pantomimes et il déployait sur scène ses multiples talents. Le clou de *Robinson Crusoé* fut certainement la vigoureuse interprétation de *That Old Black Magic*. Papa jouait du bongo pour accompagner sa voix de baryton absolument magnifique. Il a d'ailleurs été le chanteur et le batteur d'un jazzband de Sheffield à une époque, et ils ont fait en amateur quelques enregistrements qui sont excellents. C'était très émouvant de le voir sur scène : cet homme dangereux, imprévisible, ce membre d'une tribu qui menaçait les intrus blancs de ses assauts au rythme syncopé. Mais ma fierté était teintée de gêne : le visage noirci, la ceinture de feuillage et (pire que tout) le justaucorps couleur chocolat étaient loin d'inspirer la terreur.

L'adoration que j'éprouvais pour mon père eut aussi à souffrir la fois où, dans un petit spectacle local, le prestidigitateur demanda si un spectateur accepterait de monter sur scène pour l'assister. Comme il n'y avait aucun volontaire, mon père n'écouta que son cœur et se dévoua bravement. J'étais fier de son courage. Mais, tandis qu'il grimpait les marches de l'estrade, je compris qu'il





Page de gauche : Mes parents et Grindle, début 1950
Ci-dessus : - *King Kong*, Julia MacRae Books, Kaléidoscope, 1994
- Gagnant du concours d'entrée à l'émission TV de la BBC *Stop, Look, Listen*